

  
Np  
331



A. Egel.



13

Ed. 34.





L'HYMNE  
DE TRESILLVSTRE  
PRINCE CHARLES

Cardinal de Lorraine.

PAR P. DERONSARD

VANDOMOIS.



A PARIS,

Chéz André Wechel, demeurant à l'enseigne  
du cheual volant, rue S. Iean de Beauuais.

1 5 5 9.

Avec priuilege du Roy.



## PRIVILEGE.

PAR lettres patentes du Roy il est permis à André Wechel, imprimeur & libraire iuré en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer & vendre ce liure intitulé, l'Hymne de tresillustre Prince CHARLES Cardinal de Lorraine, Par P. de Ronfard Vandomois, avec inhibitions & defences à tous autres imprimeurs & marchans, de non imprimer ny vendre en ce Royaulme le dict liure de dix ans apres la premiere impresion paracheuée, sur peine de confiscation, de mille liures parisis d'amende. Ensemble a ledict seigneur voulu, qu'en inserant le contenu de ses lettres patentes, ou l'extraict d'icelles, à la fin ou au commencement dudit liure, elles soyent tenues pour suffisamment signifiées, & venues à la notice & cognoissance de tous libraires & imprimeurs, tout ainsy, que si lesdictes lettres leur auoyent particulièrement & expressement esté monstrées & signifiées: comme appert plus amplement par lesdictes lettres patentes, données à Reins l'vnziesme de Iuing 1557.

Par le Roy, le seigneur de Villemor, maistre des requestes ordinaire de l'hostel, present.

Coignet.





L' H Y M N E  
DE TRESILLVSTRE

PRINCE CHARLES

Cardinal de Lorraine.

PAR P. DE RONSARD.



*I*'AVROIS esté conceu des flotz de  
la marine,  
En lieu d'un cœur humain i'aurois  
en la poitrine  
Vne masse de fer, i'aurois encor' esté  
Du lait d'une tygresse ez forestz alaité:  
Je n'aurois sentiment non plus qu'une colonne,  
Je serois un rocher que la mer environne:  
Et bref, ie serois né sans âme & sans raison,  
Si ie ne te chantois & toute ta maison  
Mon CHARLES, mō Prelat, mō prince de Lorraine,  
Esprit venu du ciel, pour supporter la peine  
Et le faix des François, quand la France & le Roy  
Auoient si grand besoing d'un tel Prince que toy.  
Or si des grands rochers les âmes non passibles,

A ij



H Y M N E.

Et le dur estomac des arbres insensibles,  
 Et les fiers animaux cruels hostes des bois,  
 Et ceus qu'on apprivoise à supporter noz lois,  
 Et des oiseaus pendants les troupes émaillées,  
 Et du pere Ocean les bandes écaillées  
 T'honnorent à l'enui, & si les vents par tout  
 Répandent en soufflant de l'un à l'autre bout  
 Du monde tes honneurs, dès la terre gelée  
 Des Scythes englacés, iusques à la hallée  
 Des Mores bazanés, & d'où nostre Soleil  
 Reueille ses grands yeus, & les donne au sommeil.  
 Moy à qui ta louenge eschaufe la pensée,  
 Des fureurs d'Apollon sainement offensée,  
 Que loing du peuple bas les Muses ont ravi,  
 Moy qui suis animé, qui respire & qui vy,  
 Et qui en lieu d'un cœur dans l'estomaq' ne porte  
 D'un imployable fer une matiere morte,  
 En voyant tes vertus que feroi- ie sinon  
 Louër, chanter, vanter, celebrer ton renom  
 Avec tout l'Vniuers, qui hautement confesse  
 Combien peut la vertu, la force, & la hauteffe  
 De ton sang demidieu, de qui mesmes a peur  
 L'enuie qui de loin épie ta grandeur.  
 Pour ne farder mes vers d'une menteuse grace,  
 Je ne veus emprunter les titres de ta race,  
 Et ne veus que ma faux de son acier trenchant  
 Te coupe autre moisson que celle de ton champ,

Ta



Ta valeur te suffit sans que d'ailleurs te vienne  
 Vn étrange vertu pour illustrer la tienne,  
 Car si ie te voulois enrichir par les faits,  
 Et par les actes beaux que tes peres ont faits,  
 Si ie voulois chanter ton aieul Charlemaigne,  
 Et ses combats gagnés en France & en Espagne,  
 Lors que les Sarrazins de fureur attiféz  
 Pousserent leurs geants contre les batiféz,  
 Si ie voulois chanter les Chrestiennes armées  
 De G O D E F R O Y, vainqueur des villes Idumées,  
 Les faits du Roy R E N E', & combien de harnois  
 Ton pere a foudroyé dessous le Roy François,  
 Le iour me defaudroit, puis ma Muse petite  
 N'oseroit s'ataquer à si hautain merite:  
 Homme sinon toymesme écrire ne pourroit,  
 Dignement leurs vertus: & plus il oseroit  
 Plus lui faudroit oser: aussi faut que ta plume  
 Escribe hautement de toymême vn volume,  
 Nul ne le peut que toy, si il ne veut que sa main  
 Sans l'ouvrage acheuer prenne l'oustit en vain.  
 Tel que ie suis pourtant i'en ferai l'entreprise,  
 Et peut estre qu'en vain la plume n'aurai prise,  
 Si fauorablement regarder tu me veus,  
 Et prester desormais ton oreille à mes vœus.

Quelcun dira le monde, & son œuure admirable,  
 Et la terre, seiour de l'homme miserable,  
 Et la mer qui d'un cours sans paresse coulant



H Y M N E.

*Va dedans son giron nostre terre acollant,  
 Et comme l'air espars toute la mer embrasse,  
 Et l'air est embrassé du feu qui le surpasse,  
 Et comme tous ensemble en leurs ordres presséz,  
 De la vouste du ciel s'encheinent embrassez:  
 Mais tout ce que ma muse enuers toy liberalle  
 Desormais publiera, soit que haute elle egalle  
 Tes honeurs en chantant, soit qu'elle ait ce bonheur  
 (Qui iamais n'auindra) de passer ton honneur,  
 Soit (ce que plus ie crains) que foible elle demeure  
 Vaincue en tel suiet, si est ce qu'à toute heure  
 Te chantera vaincue, & ce qu'elle pourra  
 De grand ou de petit, elle te le vouira:  
 Affin qu'un si grand nom mes liures autorise,  
 Et que dedans mes vers tousiours CHARLES se lise.  
 Vn liure seulement de toy ne s'écrira,  
 Mais en mille papiers ton renom se lira,  
 Et ne pourra la mort dedans la fange noire  
 De styx, faire ensondrer ta viuante memoire,  
 Tant vn chacun de toy ordira de beaux vers:  
 Ainsi tu causeras mille combats diuers  
 Honestement conceus par douce ialousie,  
 A qui mieux de ton nom peindra sa poësie:  
 Et lors pour mieus chanter chacun aura bon cœur,  
 Entre lesquels, Prelat, puisse-ie estre vainqueur,  
 Ou bien si ie ne puis à la victoire atteindre  
 D'un si noble combat, que ie ne soi le moindre,*

*Et*



Et que pour trop vouloir bon sonneur me montrer,  
 Le ne puisse en chemin le malheur rencontrer.

Muse que du beau son Calliope on appelle,  
 Frise tes beaux cheueus, habille toy tresbelle,  
 Enferme ton beau pié de ton doré patin,  
 Boucle haut ta ceinture aupres de ton tetin,  
 Et comme d'un grand Dieu la fille venerable,  
 Hurte le cabinet de ce Prince honorable,  
 Entre dans son palais, auquel tu m'éliras  
 Vn millier de vertus que tu me rediras,  
 Puis ie les redirai à ceus du futur age,  
 Afin que la vertu d'un si grand personage  
 Soit cogneüe en sa vie, & qu'après le trépas  
 Son nom dedans l'oubli ne se perde la bas,  
 Et l'araigne pendante à bien filer experte  
 Ne deuide ses rets sus sa tombe deserte.

Ainsi qu'un marinier durement tourmenté  
 De debtes & d'enfans, pour fuir la pauureté  
 Sillone de sa nef l'eschine de Neptune,  
 Iusques en l'Orient au hasard de fortune:  
 A la fin retourné heureusement au port  
 Riche d'Indique proie, est alle sur le bord  
 Le butin que sa main a pillé sous l'Aurore,  
 Rubis, perles, Zaphyrs & diamants encore,  
 Assamblés péle-mesle, & de telle foison  
 Enrichist ses parents, & toute sa maison:  
 Ainsi ma Calliope à la fin retournée



H Y M N E.

De ton palais royal reuiet enuironnée  
 De cent mille vertus qu'elle esband à la fois  
 Comme de grands thresors deuant les yeus François.

Quel vers ira premier anoncer ta louange  
 Heraut de tes vertus parmi le peuple estrange?  
 Quel sera le dernier? comme Hercule le grand  
 Soustint de ses grands bras tout ce monde qui pend,  
 Le veneur Orion enflammé d'une épée,  
 Et l'Ourse qui iamais en la mer n'est trempée,  
 Et le bouuier tardif qui son char va roulant  
 A sept rayons de feu, & le serpent coulant  
 A replis estoilez, que la main infantine  
 D'Apollon mist au ciel & en fist un beau signe,  
 Quand il tendit son arc, & Python il tua  
 Du premier trait meurtrier que iamais il rua,  
 Et le grand Euridain de Phaëton la tombe,  
 Et la mere qui pleure & de tristesse tombe  
 La teste à ses genous, & sa fille qui voit  
 L'Ourque qui deuorer sur un rocher la doit:  
 En ce point tu soutins presques dès ton enfance,  
 Non des bras mais d'esprit, les affaires de France,  
 Fardeau gros & pesant, ou l'on peut voir combien  
 Ton esprit est subtil à le regir si bien.  
 Icy viennent à toy les paquets de l'Asie,  
 D'Alemaigne, Angleterre, Espagne, & d'Italie  
 De Flandres & d'Ecosse, & bref des quatres bouts  
 Du monde on vient à toy, tu fais responce à tous  
 Et tu.



Et tu lis dans leurs cœurs leur segrete pensée  
 Auant que par la langue ilz l'ayent anoncée,  
 Et ne peuuent tenir leur segret si couuert  
 Que dès le premier mot il ne te soit ouuert.  
 L'un desire la paix, l'autre brasse la tréue,  
 L'autre alonge la guerre: ici le peuple élue  
 Le front contre le Roy, le Royne veut ici  
 Endurer qu'un suiet élue le sourci.  
 S'il faut faire un conseil, s'il faut qu'on fortifie  
 Quelque braue cité qui l'ennemi deffie,  
 S'il faut ou échaper ou se mettre au danger,  
 S'il faut avec presents gagner un estrange,  
 S'il faut garder la paix, s'il faut que l'on guerroye,  
 S'il faut leuer un camp, s'il faut qu'on le soudoie,  
 S'il faut trouuer argent, s'il faut faire une loy,  
 S'il faut remedier aus abus de la foy,  
 S'il faut de noz cités châtier la police,  
 S'il faut serrer le frein aus hommes de iustice,  
 S'il faut toute la France au conseil assembler,  
 S'il faut tous les François d'un clin faire trembler,  
 Tu dis tout, tu fais tout, & nôtre Roy ne treuve  
 Rien bon si ton conseil grauement ne l'apreuve.  
 Vn affaire acheuë un autre te suruient,  
 Qui fertile renaist, & sur ce il me souuient  
 De l'Hydre (soit la fable ou mensongere ou uraye)  
 Qui plus repulluloit fertile de sa playe,  
 Plus on coupoit son chef & plus il reuenoit,

B



H Y M N E.

Et tousiours à son dam plus fecond deuenoit,  
 Ainsi plus tu finiz, & plus il te faut faire  
 Tant la France est vn Hydre abondante en affaire.

Quand les deux fils d'Atrée irrités contre Hector  
 Interent tous ensemble, ilz menerent Nestor  
 La gloire de Pylos sabloneuse & sterile,  
 Et Vlysse l'honneur de sa petite ville,  
 Orateurs eloquens, de qui le beau parler  
 Surpassoit la liqueur que rousse on voit couler  
 Dans les gaufres de cire, alors que les Auetes  
 Ont en miel conuertit la douceur des fleurettes:  
 Mais ny les motz dorés du Roy des Pyliens,  
 Ny d'Vlysse les faits ne s'egallent aus tiens,  
 Bien que l'un ait vescu l'espace de trois ages,  
 Et l'autre de maint peuple ait cogneu les courages,  
 Ait de Circe euité la verge & les vaisseaus,  
 Subtile à transformer les hommes en pourceaus  
 Par charmes & par herbe, & trompe les Serenes,  
 Et des fiers l'Estrigons les riuies inhumaines,  
 Ait aneuglé Cyclope, enfant Neptunien,  
 Trop chargé de l'humeur du vin Maronien  
 Ait euité Charybde à l'onde tortueuse,  
 Et les chiens abboyans de Scylle monstrueuse,  
 Qui d'un large gosier hume toute la mer,  
 Puis haute, dans le ciel la refait escumer,  
 Ait veu du noir Pluton les ames vagabondes,  
 Et des Cimmerians les cauernes profondes,

Ou



Ou i'amaïs le Soleil soit qu'il monte à Cheual,  
 Soit qu'il laisse son char pencher encontre val,  
 Pour s'aller reposer ez marines campagnes,  
 N'y va i'amaïs dorant la syme des montagnes.  
 Tetz soient donc les labeurs d'Ulysse l'Itaquois,  
 Pourueu que son parler ne surpasse ta voix:

Ulysse fut transmis afin que par finesse  
 Il descourist l'enfant de Tethys la deesse  
 En fille deguisé, que sa mere arestoit,  
 Et le meurtrier d'Hector d'une cotte vestoit,  
 De peur qu'il n'esbranlast la pique Peliene,  
 Et qu'il ne mordist mort la poudre Phrygienne,  
 Apres auoir cent fois ensanglanté les eaux  
 De Scamandre, empesché d'hommes & de cheuaux,  
 Ainsi loing de sa mere, avecques grande peine  
 Tu as rendu François le Prince de Lorreine,  
 Tige de ta maison ieune gaillard & beau,  
 Qui sera des François l'autre Achille nouueau.  
 Ulysse fut transmis pour faire condescendre  
 Les Troyens à la paix, & pour Helene rendre,  
 Tu as de par le Roy deux fois esté transmis  
 Vers les Imperiaux pour nous les rendre amis,  
 Ausquelz tu fis si bien la grandeur aparoistre  
 De la France, & de toy, & du Roy nostre maistre,  
 Et si bien à propos par articles deduit  
 Combien une paix vaut, combien la guerre nuit,  
 Qu'ilz furent tous espris de honte & de merueille

B ij



H Y M N E.

Des persuasions de ta voix n'ompareille,  
 Ravis de tes discours, & de t'auoir congneu  
 Au meillieu des propos, si ieune & si chenu.  
 Luymesme fut transmis aux Princes de la Grece  
 Pour leur dire combien la Troyenne ieunesse  
 Les auoit offencez, luymesme fut apres  
 Auecques Criseis, enuoyé par les Grecz  
 A son pere Crises, affin que sa priere  
 Apaisast d' Apollon la sagette meurtriere,  
 Qui par neuf iours entiers la peste auoit tiré  
 Contre l'ost des Gregeois grieuement martiré:  
 Pource qu' Agamemnon n'auoit pas voulu rendre  
 Sa fille, & la rançon en lieu d'icelle prendre,  
 (Ainsi l'on voit souuent le peuple de sur soy  
 Soutenir, innocent, les fautes de son Roy)  
 Comme luy, ny le froid des grandz Alpes cornues,  
 Qui soutiennent le ciel de leurs croupes chenues,  
 Nourices de meint fleuue, à qui les grans torrens  
 Du menton tout glacé iusque aus piedz vont courans,  
 Qui portent en tout temps sur leurs doz soliteres,  
 Les neiges, les frimas, les vens herediteres,  
 Ny les dangers marins, ne t'ont point engardé  
 Qu'à Romme tu ne sois à la fin abordé  
 Mercure des François, de faconde si rare,  
 Pour faire entendre au Pape, à Venise, à Ferrare,  
 Le tort qu'on fait au Roy, & pour les animer  
 Engardant son party de iustement s'armer.

Bons



Bons dieux ! de quelle ardeur rauiſ-tu les courages  
 De ces Venitiens, peres qui ſont ſi ſages,  
 Quand leur Senat pendant en tes propos mielleux  
 Tenoit en toy fiché & la bouche & les yeux,  
 Sans ſe mouuoir non plus qu'un roc à la venue  
 Ou des vens ou des flotz du bord ne ſe remue,  
 Admirans en leur cœur de grande affection,  
 Et ta graue parole & ta ſuaſion,  
 Car ta ſuaſion & ta graue eloquence  
 S'egallent tout ainſi qu'une droite ballance,  
 Quand le poix ça & là ne monte ne deſcend  
 Mais per à per ſ'areſte, & iuſtement ſe pend.

Qui a point veu courir à bruyantes ondées  
 Vn torrent franchiſſant ſes riués debordées,  
 Ou ſur les mons d'Auuergne, ou ſur le plus haut mont  
 Des cloiſtres Pyrenéz quand la nege ſe fond  
 Et que par gros monceaux le Soleil la conſomme?  
 Il t'a veu renuerſer deuant le Pape à Romme  
 Les torrens d'eloquence, ainſi qu'au temps iadis  
 Demoſthene pouſſoit ſes tonnerres hardis,  
 Graues & plains d'effroy, quand ſa voix nompareille  
 Tiroit des auditeurs les ames par l'oreille:

Ainſi dans le Senat de Cardinaux tout plein,  
 Tu flechiſſois le cœur du grand Paſteur Romain,  
 Soit en luy ſuadant de ne tromper la guerre  
 Que ton frere amenoit, pour ſauuer de ſainct Pierre  
 La Tiare & les clefz qui pendoient au danger



H Y M N E.

(Sacrilege butin) du soldat estrange,  
 Soit en luy remonstrant comme l'aigle d'Autriche  
 Qui, des plumes des Roys par fraude se fait riche,  
 Derobant ta maison, se repaist du Tombeau  
 De la morte Serene, assis au bord de l'eau  
 Que les Chalcidiens forusis habiterent,  
 Quand des Dieux irritez l'oracle ilz euterent.  
 Et lors tu sceus si bien emmieler ta voix  
 Que le Pape eloquent en langage gregois,  
 En langage Romain, admirant ta ieunesse,  
 Et tes motz enrichis d'une graue sagesse,  
 Oyant ton oraison, uergongneux, s'etonna  
 De toy, qui le premier sur le Tybre sonna  
 Les honneurs des François, dont la langue polie  
 N'auoit encor gagné que par toy l'Italie.

Quand il te plaist en long filler vne oraison,  
 Et avec vn grand tour deduire ta raison,  
 Errant de ça de là par les fleurs d'oratoire,  
 Et sans cacher ton art ta cause faire croire,  
 Tu sembles au cheual d'Espaigne, que la main  
 D'un adroit escuier maistrise soubz le frain,  
 Ores à bride lache, ores avec l'estroite  
 Le pousse de l'espron dans la carriere droite,  
 Et ores à courbette, ores avec le bond,  
 Et ores de pié coy le piroüette en rond,  
 Brusquement ça & là, sans tenir mesme espace,  
 Mais voltant au plaisir de celluy qui le chasse.

Ou sil



Ou sil te plaist darder vn parler orageux  
Plain de foudre & de gresle, ou si moins courageux,  
Tu contrains tes propos d'une suite enlassée  
Et enserres tes motz d'une cheine pressée.  
Tu surpasses Vlysse en esprit vehement,  
En soudain, Menelas qui parloit breuement:  
Ou bien quand il te plaist d'assez longue estendue  
Peindre ton oraison d'une fleur espendue,  
Qui sans se replier, comme vn ruisseau coulant  
Marche par son canal d'un pied non violent  
Sans hausser ny enfler sa course ny son onde,  
Du bon pere Nestor tu passes la faconde:  
I'en appelle à tesmoing ton langage commun  
Dont ordinairement tu parles à chacun  
Qui ne s'en reua point sans luy laisser la pointe  
D'un facond aguillon dans son oreille ateinte:  
I'ay pour tesmoins encor les propos que tu tins  
A nos vieux senateurs quand au palais tu vins,  
Soit pour leur remonstrer d'un gentil artifice  
Quel bien est la vertu, quelle peste est le vice,  
Et comme un Roy ne peut iustement selon Dieu  
Gouerner ses suietz si iustice n'a lieu,  
I'ay pour tesmoins encor tes propos venerables  
Que tu tiens au conseil, ou soit pour les coupables  
Accuser droitement, soit pour favoriser  
L'innocent, que lon veut faussement accuser  
I'ay pour tesmoins encor tes sermons catoliques,



H Y M N E.

Deuotz, sententieux, graues, euangelicques,  
 Lors qu'au temple le peuple aussi espaix se tient  
 Pour boire le nectar qui de ta langue vient,  
 Comme espaix il s'assemble, affin d'auoir la veüe  
 De ton frere qui passe en triomphe en la rue,  
 Veinqueur des ennemys, & attache au palais  
 Les estandars captifz de Guine ou de Calais,  
 Ou ceux de Luxembourg, ou ceux de Thionuille  
 Quand Meuse bourguignonne il nous rendit seruille.

Toy donques eleué dedans ta chesre, alors  
 Et sans branler les bras, & sans mouuoir le corps  
 De gestes affettés, par ta sainte doctrine  
 Du peuple suadé tu gagnes la poitrine,  
 Et regnes en leurs cœurs au dedans surmontez  
 De tes motz, dont ilz sont tournez de tous coutées:  
 Comme vn pillote assis au bout de la nauire,  
 Qui tout ainsi qu'il veut la gouuerne & la vire,  
 Tu gouuernes le peuple, avec la grauité,  
 Ioignant modestement la douce humanité.

Ce qui fait differer l'homme d'avec la beste,  
 Ce n'est pas l'estomacq ny le pied ny la teste,  
 La face ny les yeux, c'est la seule raison  
 Et nostre esprit logé au haut de la maison  
 Du cerueau son rempart, qui le futur regarde,  
 Commande au cors la bas, & de nous a la garde.  
 Mais ce qui l'homme fait de l'homme differer,  
 C'est la seule parolle, & sçauoir proferer

Par



Par art ce que lon pense, & sçauoir comme sage  
 Mettre les passions de nostre âme en usage:  
 Qui est ce qui pourroit racompter dignement  
 L'oraison que tu fis des le commencement  
 Quand tu sacras le Roy, cōme un treschrestien Prince  
 Doibt en se gouuernant, gouuerner sa prouince,  
 Que c'est de commander, que c'est que d'estre Roy,  
 Auoir un Iesuschrist pour le but de sa foy,  
 Estre sans Tyrannie, administrer Iustice,  
 Et garder que vertu ne tombe soubz le vice.  
 Je dirois l'oraison que naguieres tu fis,  
 Quand nostre Roy bailla comme en gage son filz  
 (Pitoiable bonté) au trois estas de France,  
 Leur promettant en Roy qu'il auroit souuenance  
 De tant de loyautez qu'il auoit receu d'eux,  
 Au temps le plus cruel quand le sort hazardeux  
 De Mars, qui la victoire aux Princes oste & donne  
 Luy esbranla des mains le Sceptre & la couronne:  
 Adonc toy poursuyuant les parolles du Roy,  
 Vestu d'un rouge abit qui flamboit dessus toy  
 A rays etincellants, comme on voit vne estoille  
 Soubz vne nuit d'yuer qui a forcé le voile  
 De la nue empeschante, & des rays esclattans  
 Descouure aux mariniers les signes du beau temps:  
 Ainsi tu reluisois d'habis & de visage,  
 Portant de sur le front de Mercure l'image,  
 Quand son chappeau ailé, & ses talons ailez,

C.



H Y M N E.

Et son baston ferré de serpens accollez,  
 Le soustiennent par l'air, & d'une longue fuitte,  
 Legier, se va planter dessus un exercite,  
 Ou sur une cité, & d'une haute voix  
 Anonce son message aux peuples & aux Roys,  
 Le cœur des Roys fremist, & la tourbe asssemblée  
 Oyant la voix du Dieu fremist toute troublée,  
 Ferme sans remuer ny les yeux ny les pas:

Ainsi tu esbranlois tout le cœur des estas  
 Qui ne se remuoyent tant soit peu de leurs places,  
 Oyant tes motz sortis de la bouche des Graces.

Si i'auoys de puissance autant que i'ay d'oser,  
 De ces deux oraisons i'oserois composer  
 Vn liure tout entier, mais mon dos ne se charge  
 D'un faix si accablant si pesant & si large,  
 Car quand ie le voudrois faire ne le pourrois,  
 Ny tes motz imiter, non plus qu'on voit au bois  
 Quelque petit pinson (bien qu'il ait bon courage)  
 Du gentil rossignol imiter le ramage.

L'eloquence sans plus agreable ne t'est,  
 Mais estant de repos quelques fois il te plaist  
 Comme pour un memoire escrire les histoires  
 Du Roy, & ses combatz, ses faitz, & ses victoires,  
 Esquelles tu as part, car en robbe & armé  
 Tu l'as tousiours suiuy comme son cher aymé.

Quand tu es à repos des affaires publiques,  
 Tu te tournes ioyeux aux nombres poëtiques

Grecz



Grecz, Latins, & François, & lors tout le troupeau  
 Du Nymphal Elicon, Phebus & le troupeau  
 Que Calliope mene à ton chant se presente,  
 Et t'aymant, à l'enuy ses beaux dons te presente:  
 Il seroit bien ingrat & n'auroit pas esté  
 De Iupiter conceu de Memoire allaitté  
 S'il ne te confessoit son Seigneur & son maistre,  
 Qui l'as fait deloger de son manoir champestre  
 Barbare & mal en point qu'un pauvre ruisselet  
 Qu'un lhierre, une mousse, un laurier verdelet  
 Entournoit seulement qui n'auoit en partage  
 Qu'un lut mal façonné, & qu'un antre sauuage,  
 Et maintenant se voit par toy seul honoré  
 Luy donnant ton Meudon où il est adoré,  
 Ton Meudon maintenant le seiour de la Muse,  
 Meudon qui prend son nom de l'antique Meduse.

Quelque fois il te plaist pour l'esprit defacher  
 Du luc au ventre creux les languettes toucher,  
 Pour leur faire parler les gestes de tes peres,  
 Et les nouueaux combatz acheuez par tes freres,  
 Comme Achille faisoit pour s'alleger un peu,  
 Bien qu'en l'ost des Gregois Hector ruast le feu,  
 Et que l'orrible effroy de la trompe entonnée  
 Criaist contre le bruit de la lyre sonnée:

Mon Dieu que de douceur que d'aise & de plaisir  
 L'âme reçoit alors qu'elle se sent saisir  
 Et du geste, & du son, & de la voix ensemble

C. ij.



H Y M N E.

Que ton Ferabosco sur trois lyres assemble,  
 Quand les trois Apollons chantant diuinement,  
 Et mariant la lyre à la voix doucement,  
 Tout d'un coup de la voix & de la main agile  
 Refont mourir Didon par les vers de Vergille,  
 Mourant presque eusmesme, ou de fredons plus haux  
 De Guines & Calais retonnent les assaux,  
 Victoires de ton frere: adonques il n'est ame  
 Qui ne laisse le corps, & toute ne se pasme  
 De leur douce chanson, comme la haut aux cieux  
 Soubs le chant d'Apollon se pasment tous les Dieux  
 Quand il touche la lyre, & chante le Trofée  
 Qu'eleua Iupiter des armes de Typhée.

Aussi ne faut touiours languir embesongné  
 Soubs le soucy publicq, ny porter ranfrongné  
 Touiours un triste front, il faut qu'on se defache,  
 Et que l'arc trop tendu quelque fois on delache:  
 Apres un facheux soir vient un beau lendemain,  
 Et le grand Iupiter de celle mesme main  
 Dont il lance la foudre, il prent la pleine coupe,  
 Et s'assied tout ioyeux au millieu de sa troupe.  
 Apres un froid yuer un printemps adoucy  
 Renaist avec ses fleurs, il nous faut viure ainsi,  
 Et chercher les plaisirs aux ennuys tous contraires,  
 Pour retourner apres plus dispos aux affaires.

Que diray plus de toy? quand le fatal destin  
 Renuersa toute France aux murs de saint Quentin,  
 Et que



Et que Mommorency des François Conneſtable,  
Aiant rendu de ſoy meinte preuue honorable,  
Preux vaillant & hardy, en ſon age dernier  
Fut les armes au poing, emmené priſonnier,  
Alors qu'un beau ſepulchre acquis par la victoire  
Le deuoit honorer d'une immortelle gloire  
Comme il le deſiroit, ſi le malheureux ſort  
N'eust eſté enuieux d'une ſi belle mort,  
Mais ny ſon bon auis, ſon ſens, ny ſa proueſſe,  
Ne peuvent reſiſter à l'auengle Deeſſe,  
Pour monſtrer un exemple à tout homme veſtu  
De chair, que le deſtin peut plus que la vertu.  
Alors en attendant le retour de ton frere  
Que la France appelloit en ayde à ſa miſere,  
Que le Tymbre Romain amuſoit à ſes bors,  
Tu fis fortifier nos villes & noz ports,  
D'un eſprit preuoyant, tu mis Paris en armes,  
Tu fis de toutes pars amaffer des gendarmes,  
Des cheuaux, des ſouldars, qui ſe ſuiuoyent ainſi  
Venant en noſtre camp, comme l'air eſpoiſſi  
De nues tout chargé, ſe preſſe d'une ſuitte,  
Quand Aquillon le ſouffle & luy donne la fuitte,  
Ou comme on voit les flotz d'une eſcume tous blancs  
S'en-trepouſſer l'un l'autre, & ſe ſuiuere de rancs  
Vn flot ſur l'autre flot en ſon ordre ne ceſſe  
D'aller, tant qu'il ſe froiſſe à la riue maiſtreſſe,  
D'un tel ordre, noz gens de cuiraffe chargez,



H Y M N E.

Par ton commandement se suiuoient arangez.  
 Et bien que toute France errast toute troublée  
 De misere à misere à l'autre redoublée,  
 Et que nostre malheur tant plus on le pensoit  
 Acheué plus fertile apres recommençoit:  
 Comme on voit bien souuent les sources des fontaines  
 Quand le plomb est gasté, multiplier leur veines  
 Plus ceste cy l'on bouche, & tant plus ceste la  
 Se creue de la terre, & iallist ça & là,  
 Puis vne autre & vne autre: ainsi en abondance  
 Le malheur plus fertile tousiours naissoit en France,  
 Mais avec la vertu tu t'opposas si bien  
 Au malheur, que le mal ne nous offensa rien,  
 Et rendis si à point noz armes ordonnées,  
 Que ton frere. venu en moins de trois iournées  
 Nos estandars perdus nous furent redonnez,  
 La couleur deuint belle aux François estonnez,  
 Et nostre grand cité que la peur tenoit prise  
 Reprint cœur au seul nom de ton frere de Guise,  
 De qui les nobles faitz d'un plus horrible son  
 Je te veux faire ouyr en vne autre chanson,  
 Si ceste cy te plaist, & si tu me fais signe  
 Qu'à assez à gré te vient le bas son de mon hymne,  
 Le receuant de moy ainsi que Dieu reçoit  
 Vne petite offrande, alors qu'il aperçoit  
 Le cœur du suppliant estre bon & fidelle,  
 Qui ne peut mettre au chef d'un saint vne chandelle,  
 Au



*Au moins la mette aux piedz, & qui aux piedz sacrez  
 Ne la peut mettre, au moins qu'il la mette aux degrez  
 Ou sur quelque pillier: en ce point vne offrande  
 Bien qu'elle soit petite en vaut bien vne grande:  
 Car la deuotion fait valoir le present  
 Et comme sil fust d'or le fait riche & pesant.*

*Diron - nous quand fortune ennemye à noz arm  
 Mist en route le camp du Marechal de Termes,  
 Qu'elle auoit dans son sein si chèrement nourry  
 Faisant loyal seruice à son prince Henry,  
 Depuis se despitant contre l'honneur qu'a force  
 Il conquist en Escosse, en Itale, & en Corse,  
 Luy tourna le visage, & d'un nouveau mechef  
 En luy perdant ses gens, luy foudroya le chef?  
 Lors tu monstras combien la prudence parfaite  
 Doit conseiller un Prince apres vne deffaitte,  
 Soudain tu repeupas d'escus & de plastrons,  
 Et de nouueaux soldars nos rompus escadrons,  
 Tu transmis du renfort aux places plus debilles,  
 De nouueaux gouuerneurs tu assuras nos villes,  
 Si bien que l'ennemy qui nostre camp desit  
 N'eut que la vaine gloire, & non pas le proffit.  
 Voila que tu nous sers quand la fortune aduerse  
 Nous donne en se ioüant quelque dure trauerse,  
 Si qu'en toutes saisons pour l'honneur de François  
 Tu batailles en robbe & ton frere en harnois,  
 Auienne que iamais ton frere ne rencontre*



H Y M N E.

La fortune ennemye, ou si elle se monstre  
 Ayant tourné sa robbe: au dos des ennemis  
 Et non sur ta maison le defastre soit mis,  
 Afin que le malheur qui les Princes menasse,  
 N'entreromppe iamais les honneurs de ta race.  
 Mais que dirai-ie plus, que dirai-ie de toy?  
 Dirai-ie la faueur que te porte le Roy?  
 Comme à son cher parent & seruiteur fidelle?  
 Dirai-ie ta Niepce en beauté la plus belle  
 Que le ciel ayt fait naistre, & dont les yeux plaisans  
 Meriteroyent encor vn combat de dix ans,  
 Soit qu'elle fust dix ans par les Grecs demandée,  
 Ou qu'elle fust dix ans par les Troyens gardée,  
 La quelle a pour mary du Roy le filz aîné,  
 Et luy a pour douaire vn royaume donné  
 Riche de peuple & d'or, éloigné de la terre  
 Que le pere Ocean de tous coustez enferme,  
 Aussi ne failloit il qu'elle qui quelque fois  
 Doit bailler la naissance à tant de ieunes Roys,  
 Eust son berceau laué d'une mer incongneue,  
 Ou de quelque riuere en peu d'honneur tenue,  
 Mais que la grand Tethys le lauast de ses flots,  
 En qui de l'uniuers les germes sont encloz.  
 Belle Royne d'Escosse, ains mortelle Deesse.  
 Tu nous as resiouyz de pareille liesse  
 Que le Soleil d'Autonne a lors que de ses rays  
 Il a fendu de l'air de voile trop espais,

Et net.



Et net & clair & beau monstre sa teste blonde,  
 Et de son beau regard resiouist tout le monde,  
 Ou comme le printemps la terre reiouist,  
 Quand la glace d'yuer au vent seuanouist.

Princesse l'ornement & l'honneur de nostre age  
 Quand ton sang ne viendroit de si haut parentage,  
 Quand mille & mille Roys tes ayeux ne seroyent,  
 Encores tes vertus tresnoble te feroient,  
 Et ton diuin esprit, car la pompeuse race  
 Les peres, les ayeus, les sceptres, & la masse  
 Des monstreux pallais qui s'eleuent si haut,  
 Ne font pas la noblesse ou la vertu defaut,  
 Ne la vieille medalle en rouille consumée,  
 Ny les tableaux reclus tous noircis de fumée,  
 Ny les pourtraistz moisis des antiques ayeux  
 La par l'eage ecourtez & d'oreilles & d'yeux,  
 C'est la seule vertu qui donne la noblesse,  
 Ceste vertu qui est la Royne & la Princesse  
 De toute chose née, & à laquelle on doit  
 Venir en trouuillant par le chemin estroit,  
 Espineux & fascheux, où peu de gens arriuent,  
 Car le trac de vertu bien peu de gens ensuiuent:  
 Toy CHARLES qui t'es faiçt de vertu l'heritier  
 T'achemines au ciel, par si noble sentier.

Que ie m'estime heureux d'estre né de ton age!  
 Non que la foy chenuë y soit plus en vsage  
 Qu'elle n'estoit iadis au temps de noz ayeux,

D



H Y M N E.

Non que le saint troupeau qui s'enfuit aux cieux  
 Eschappant mal enclos de la boëte à Pandore,  
 Comme au temps de Saturne icy demeure encore,  
 Les meurdres & le sang, la guerre & le discord  
 Les tiennent en exil bien loing de nostre bord,  
 Sans espoir de retour: & si ie me sens estre  
 Heureux, d'auoir apris dessous vn mesme maistre,  
 Et en mesme college avecques toy, Seigneur,  
 Qui comme vn petit astre estois desia l'honneur  
 De tous tes compaignons en meurs & en science,  
 Et desia tu donnois certaine experience  
 De ta grandeur future: Ainsi qu'on voit souuent  
 De petite etincelle à la bandon du vent  
 S'eleuer vn grand feu, qu'un pasteur par megarde  
 Laisse tomber aux bois, l'etincelle se garde  
 Dans l'ecorse d'un arbre, & puis de peu à peu  
 Se repaist de soymesme, & nourrist vn grand feu,  
 Jusqu'au sommet des pins le braisier se va prendre,  
 Et avec les ormeaux les chenes vont en cendre,  
 Le pasteur estonné caché soubz vn rocher  
 De bien loing voit la flamme & n'en ose approcher:  
 Ainsi de tes vertuz l'abondante etincelle  
 Que ton age cachoit sous l'escorce nouvelle  
 Croissant avec les ans, si grand flamme à produit  
 Qu'auioirdhuy ta vertu par tout le monde luit.  
 Ie ne suis point flatteur te donnant telle gloire,  
 Celluy qui t'a congneu celluy me pourra croire,  
 Et non



Et non le peuple sot que la vertu ne poingt,  
 Qui n'aprophe de toy & ne te congnoit point:  
 Car volentiers l'esprit d'un personnage rare  
 Ne veut s'accompagner de la tourbe barbare.

Que scauroit plus voïer un pere treshumain  
 A son petit enfant qu'il branle dans sa main  
 Que les biens que tu as: tu es en ta ieunesse,  
 Sain de corps & d'esprit, tout comble de richesse,  
 Aux sommetz des honneurs, supplié, honoré,  
 Et presque comme un Dieu des François adoré,  
 Car tout ainsi que Dieu pour la plus belle offrande  
 Sinon les humbles cœurs des hommes ne demande  
 L'honneur, la reuerance: ainsi les grans seigneurs  
 Ne veulent que les cœurs, l'humblesse, & les honneurs.

Tu as un doux acueil qui les honneurs attire,  
 D'un petit clin de teste, & d'un petit sourire:  
 Tu portes au meintien l'habillement pareil  
 Ny trop haut d'ornement ny trop bas d'appareil,  
 Non comme Mecenas trop lache ou magnifique,  
 Ou comme auoit Caton trop grossier ou rustique,  
 Mais comme bien seant à ton autorité  
 Gayment entremellé d'une seuerité.  
 Tu es doux & courtoys non remply d'arrogance,  
 Et Prince tresfacille à donner audience,  
 Debonnaire & clement, & ce poinct gracieux  
 Seul entre tes bontez te fait egal aux Dieux  
 Car biē que de tous pointz aux dieux l'homme soit moind-



H Y M N E.

La vertu de pitié au ciel nous fait atteindre.

Tu es des offencez, l'appuy & le soutien,  
 Tu n'ourdis nulle fraude au riche pour son bien,  
 Ton tresor ne s'accroist de la toison publique,  
 Par confiscations ny par moien inique,  
 Le marchand n'est par toy bany de sa maison,  
 Ny par toy l'inocent puny contre raison,  
 „ Tu as l'estomach pur de la chetive enuye  
 „ Qui prenant vie en nous consume nostre vie,  
 „ Comme un ver qui caché dans le bois se nourrist,  
 „ Et tant plus sy nourrist & plus il le pourrist,  
 „ Ou comme on voit le fer par sa rouilleure mesme,  
 „ A la fin se manger, ainsi l'enuie blesme  
 „ La nourrissant nous mange, & nous pince le cœur,  
 „ (Soit de nuit soit de iour) de segrette ranqueur,  
 Aussi ne faut il pas que le renom celeste  
 D'un Prince soit taché de si villeine peste,  
 Mais ouuert à chacun familier & benin  
 Et ne couuer au cœur un si meschant venin,  
 Tu as encor en toy ceste bonne partie  
 La honte de mal faire avec la modestie,  
 L'honneste liberté, la foy pure, & encor  
 Vn esprit qui se dit plus riche que ton or,  
 Lequel de noz François a pris la hardiesse  
 De s'adresser à toy, que ta prompte alegresse  
 Doucement n'ait receu, & ne luy ait monstré  
 Qu'il auoit un Seigneur treshumain rencontré.

Si tu



Si tu vois seulement qu'il porte sur la face  
 Je ne sçay quoy de bon, tu luy monstre ta grace,  
 Et l'auances par tout, & ce qui est meilleur,  
 Que ton auancement tu l'aimes de bon cœur.  
 A gages tu ne tiens des plaisans à ta table,  
 Pour se mocquer de ceux que fortune amyable  
 Aura conduit ches toy, on n'est point brocardé  
 En si noble maison, mocqué ny regardé  
 D'un tas de ieunes sots de condition ville,  
 Qui pour un peu d'argent font leur langue seruille,  
 Au plaisir d'un Seigneur, mais en toute saison  
 Les plaisans & les fous sont loing de ta maison,  
 Et loing de ta faueur: tu taches au contraire  
 Par honnestes bienfaitz les Muses y attirer,  
 Leur monstrant bon visage, & cherchant d'estre aymé  
 De l'homme que tu vois digne d'estre estimé.

Ou est l'esprit gentil qui dignement s'applique  
 Ou à la Poësie, ou à la Rhetorique,  
 A la Philosophie, à qui tu n'ais aydé  
 Et d'un parler candide au Roy recommandé?

Des le commencement que Dieu mist la Couronne  
 Sur le chef de Henry, il n'y auoit personne  
 Qui triste ne pleuraſt les lettres & les ars,  
 Tout l'honneur se donnoit à Bellonne & à Mars,  
 La Muse estoit sans grace, & Phebus contre terre  
 Gisoit avec sa harpe accablé de la guerre,  
 Mais si tost qu'il te pleut par un destin fatal

D iij



H Y M N E.

Regarder d'un bon œil ce diuin l'Hospital  
 En meurs & en sçauoir, qui si doctement touche  
 La lyre, & qui le miel fait couler de sa bouche,  
 Et si tost qu'il te pleut prendre deffous ta main  
 Du Bellay que la Muse a nourry dans son sein,  
 Et qui par ces chansons les Graces nous ramaine:  
 Et Paschal qui nous fait nostre histoire, Romaine  
 A qui tu as commis les honneurs des François,  
 Et Dorat qui en grec surpasse les Gregois,  
 Et le docte Baif qui seul de noz Poètes  
 A fait en ton honneur bourdonner ses Musettes,  
 Te sacrant ses pasteurs, que d'un gentil esprit  
 En France il a conduit des champs de Theocrit,  
 Soudain tu reueillas des Francois les courages  
 A suivre la vertu, & alors nos boccages  
 Reclus par si long temps, entre les buissons vers  
 Commencerent au vent à murmurer des vers:  
 L'Elicon fut ouuert, & l'onde où but Ascrée  
 De muette parla, & se refist sacrée,  
 Et l'effroy des rochers, & des bois à l'enuy  
 De fraiche hostellerie aux Nymphes ont seruy,  
 Et la Grace aux rayons de la Lune cornue  
 Auecques les syluains redancer est venue,  
 Frappant du pied les fleurs, signe que le soucy  
 Plus ne regnoit aux bois, ny entre nous ausy,  
 A Dieu meschant soucy puis qu'un autre Mercure  
 Des Musés & de nous daigne prendre la cure.

Tu



Tu n'es pas seulement favorable seigneur  
 De ceux à qui la Muse a donné quelque honneur:  
 Tu leurs sers en tout temps d'un Asyle prospere  
 De secours & d'apuy, de Mecene & de pere,  
 Je te puis vanter tel, car t'ayant esprouvé  
 Vn pere treshumain au besoin t'ay trouué.

Filles de Iupiter Charites gracieuses,  
 De Venus & d'amour les compaignes ioyeuses,  
 Et qui scaues noz cœurs l'un à l'autre lier,  
 A vous il appartient de le remercyer,  
 Remerciez le donc en mon nom & luy dittes,  
 Que pour luy rendre grace il failloit les Charites.

Or cest trop commencé, car si mon stile bas  
 Presumoit d'acheuer il n'y fourniroit pas,  
 Il fault que l'Hospital que nostre siecle prise  
 Vn petit moins qu'Homere ose telle entreprise  
 Et non moy qui ne puis ny ne suys assez fort  
 Pour soustenir au doz vn si pesant effort.

Puis ton frere m'appelle au son de la trompette,  
 Affin d'aller au camp pour estre son Poëtte,  
 Je le voy ce me semble au milieu des soldars  
 Commander d'une picque, ou de sur les rampars  
 De nuit asoir la garde, & tout enflé de guerre  
 Vn somme entr'eueillé prendre de sur la terre,  
 Je le voy ce me semble à cheual au milieu  
 Des escadrons armez, tout pareil à ce Dieu  
 Qui remply de fureur, de vaillance, & d'audace



H Y M N E.

Pour seruir à son pere amene un camp de Thrace,  
 Les riuës de Strymon, les rochiers, & les vaux  
 De Rodope poussez del'ongle des cheuaulx  
 Fremissent à l'entour, & les armes dorées,  
 Dans Hebre de bien loing s'eclatent remirées.

Je seray de poëte un valeureux guerrier,  
 Entre tant de soldars couronné de laurier  
 Qui deux fois me sceindra tout le haut de la teste,  
 Pour m'estre fait vainqueur d'une double conqueste,  
 Ayant chanté ton frere & toy: car ie ne veux  
 Loing d'un mesme papier vous separer tous deux,  
 Ainsi l'antiquité assembloit en mesme hymne  
 De Castor & Pollux la louange diuine.

Dieux de qui les longs ans ne sont iamais periz  
 Gardiens de la France & des murs de Paris,  
 De Seine Bourguignonne & des citeZ antiques  
 De Gaule, le seïour des Troyennes reliques,  
 EscarteZ loing du chef de ces freres icy  
 Qui sont noz deux rempars le mal & le soucy,  
 TeneZ les en santé, continuez du Prince  
 Enuers eux l'amitié, & pour nostre prouince  
 Faittes tant sil vous plaist qu'ilz y demeurent vieux,  
 Et que bien tard au ciel tous deux se facent Dieux.

F I N.



Np

331.

80

ULB Halle

3

003 937 720



m.c









P

SVR  
ILL  
cesses,  
Dame  
Et de M  
& Prin  
& sœur  
Henry

T  
R A L

DE TRES-  
ET PRIN-  
Espagnes, & ma  
y Treschrestien:  
el duc de Sauoye,  
e Marguerite fille  
nçois premier, &

mingeois.

s Porées,  
an.



Farbkarte #13